

# **MAI 68 ET LE PATRONAT: DÉTAILS FURTIFS D'UNE HISTOIRE SOUTERRAINE...**

À Francis et Tanya

*«Par elles-mêmes, les révolutions établissent de nouvelles traditions. Elles assurent un grand réservoir de souvenirs de ce qui est possible, et cette mémoire tend à être utilisée dans les contestations futures».*

*Mohamed BAMYEH*

Le 26 avril 1968, le *Cercle de Bilderberg*, réservé à l'élite du pouvoir, tenait une réunion ultra secrète dans une station de ski dotée d'un nom de mauvaise augure, le «*Mont Tremblant*», une ville du Québec.

Les invitations avaient été lancées aux États-Unis, au Canada et en Europe. Les invités, 89 en tout, appartenaient au monde politique, au milieu des affaires ou de la finance. Magnats, sommités ou stars, on se les figurait comme les maîtres du monde, on les imaginait complotant. Ils n'étaient pas tout puissants mais très puissants, du moins dans leur sphère de pouvoir ou de prestige. En fait, tous les échanges étaient privés ou sous le signe du secret. On exprimait divers points de vue sur la situation du monde, histoire de s'affirmer devant un parterre de sommités.

La plupart venaient des États-Unis. On comptait ainsi Henry Ford II, qui avait repris l'entreprise familiale au bord de la ruine et en avait fait la première marque d'automobile dans le monde; Robert H. McNamara, le Secrétaire américain à la défense, qui avait été aux côtés du Président Kennedy. Parmi les quatre Français, il y avait un homme d'État, Pierre Mendès-France, l'ancien gouverneur de la Banque de France, Wilfred S. Baumgartner, ainsi que son gendre, Henri Hartung. Celui-ci, un homme de grande taille, était à 47 ans un personnage entier, aux convictions inébranlables, pourtant totalement ouvert aux autres et capable de poser en langage diplomatique des questions dérangeantes. Il était invité pour présenter une communication devant cet aréopage. La présidence était tenue par le Prince Bernhard des Pays-Bas. Sa fille, la princesse Beatrix était aussi présente en observatrice.

Tous avaient reçu un des rapports les plus inquiétants, celui du sociologue Daniel H. Bell, de l'Université Columbia à New York. Le titre en était: «*Les sources d'instabilité aux États-Unis*».

Parmi les maux dont souffrait son pays, il signalait «*l'aliénation des jeunes radicaux*». Selon lui, le gouvernement avait perdu de sa crédibilité. La jeunesse, aliénée, entamait une agitation qui, dans son estimation, allait succéder à ce qu'il n'osait pas appeler «la guerre des classes».

Dans ce théâtre du pouvoir, où chaque danger sur terre devait être identifié ou anticipé, un scénario immuable faisait défiler les nations, les peuples et les maux les plus menaçants. On en saisissait les causes, les rapports de pouvoir, et on en prévoyait les effets.

Quand vint le tour de parole d'Henri Hartung, sa communication tenait en deux idées:

1- le monde des affaires prenait une dimension internationale. Cet élargissement impliquait un nouvel ordre de relations financières et techniques, mais aussi culturelles, historiques et linguistiques. Il en surgissait une question majeure: ce renouvellement des rapports allait-il introduire de nouveaux conflits ou serait-il l'occasion de rapprocher les humains? En fait, le rapprochement allait créer un groupe transnational possédant les mêmes compétences. Cette entité représenterait une coalition plutôt qu'une coopération. Il s'agirait pour elle de défendre une position ou de conquérir un marché. Cette forme d'accord impliquait un flux de matériaux et d'énergies en vue de créer des produits et des sous-produits.

2- Apparaîtrait alors un élément de distorsion: la considération du profit comme critère pour juger la vraie valeur d'un travail. Pour écarter soigneusement un autre concept, celui de la valeur humaine, on allait mettre l'accent sur l'organisation.

Pourtant, disait Hartung en présentant ce deuxième thème, il n'a jamais été démontré que le bonheur résulte d'une activité humaine limitée aux biens matériels. Le développement mondial nécessitait que le déploiement systématique de la technique soit mis au service d'une transcendance: la réalité intérieure des individus et l'harmonie de leur personnalité. Comme on pouvait s'y attendre, la discussion changea de direction. Le premier interlocuteur déclara que la mondialisation était un fait, qu'on l'accepte ou non. On discuta ensuite de l'intérêt que pouvait présenter une entreprise mondiale et des difficultés qu'elle pouvait créer pour les entreprises purement nationales.

A son retour en France, Henri Hartung retorna à ses affaires. Il avait acheté un immeuble entier à Paris pour l'imposant centre de formation qu'il avait créé, l'*Institut des Sciences et Techniques Humaines*. Les cours y étaient donnés par des personnalités de premier plan ou qui le deviendraient en partie grâce à lui.

La dimension internationale de l'*Institut* apparaissait notamment dans un prestigieux stage destiné à des cadres supérieurs de grandes multinationales pour les préparer au management international. Cette formation durait six semaines et se déroulait dans l'ancien lieu de résidence des comtes-évêques de Cahors, le Château de Mercuès dans le Lot, devenu la propriété de l'entreprise *Chrysler France*.

Rien n'était négligé: ni le restaurant gastronomique, ni la piscine, ni l'ameublement. Les conférenciers se recrutaient au plus haut niveau; pour discuter des conditions d'entrée d'une entreprise en France, on en faisait venir un élu. Les participants, envoyés par leurs multinationales respectives, provenaient de divers pays d'Europe et parfois d'ailleurs. L'atmosphère était cordiale et même bon enfant.

Mais à Paris où Hartung était revenu, non loin de son appartement les étudiants et leurs aînés se battaient contre la police dans les rues du Quartier latin. Le Premier ministre était en voyage à l'étranger, les ministères se vidaient, le Président de Gaulle allait bientôt disparaître sans laisser d'adresse. L'État français chancelait.

On pressentit Hartung pour le Ministère de l'éducation nationale. N'avait-il pas lancé dans le pays l'idée de l'éducation permanente? Mais il refusa. Son esprit était ailleurs.

Sylvie, son épouse, lui faisait remarquer que l'*Institut* qu'il avait créé ne correspondait plus à l'idéal qu'il visait. En effet, dans sa jeunesse, Hartung avait séjourné dans un ashram en Inde. Nul ne savait, à part Sylvie et deux ou trois intimes, qu'il était plus tard devenu musulman car il se rendait le dimanche au temple protestant. Il se référait souvent à René Guénon et à Râmania Maharshi, mais il était avant tout un mystique, un soufi. Son entreprise, l'*Institut des Sciences et Techniques Humaines*, avait pour but premier d'aider les participants à découvrir le sens de leur vie. Or, comme le disait Sylvie, on ne lui réclamait que du marketing.

Il marcha jusqu'au quartier latin, se trouvant d'abord parmi les CRS. Mais continuant son chemin, il traversa une barricade et, me dit-il, ce fut l'illumination. Il comprit que sa voie était ailleurs. Arrivé à Mercuès, l'atmosphère avait changé. Une grève générale des chemins de fer était annoncée. Elle allait être de longue durée. Les participants n'avaient plus en tête que de rentrer chez eux. Présent à ce stage en tant que sociologue, je discutai avec un directeur de Renault, celui-ci m'affirma que le mouvement qui avait éclaté dans son usine n'était qu'une affaire comme une autre, ce n'était donc pas une grosse affaire. Je m'efforçai en vain de le détromper.

Je rentrai à Paris avec Hartung dans le dernier train, le Capitole. De retour à l'*Institut*, il réunit le personnel et déclara ses intentions. Cette entreprise ne correspondait plus aux orientations qu'il avait fixées. Il leur proposa d'en assurer l'autogestion; il les mettait ainsi devant un choix de vie qui leur permettrait d'être autonomes. Lui-même avait décidé de se retirer des affaires pour un tout autre destin.

La proposition de Hartung ne fut pas retenue par le personnel. Il se retira avec Sylvie dans sa maison familiale, dans un village suisse. Il y suscita une communauté qui partageait tous les revenus de chacun pour les distribuer à chaque foyer selon ses besoins.

Le couple des Hartung n'est plus de ce monde, la communauté s'est dissoute. Mais le *Cercle de Bilderberg* continue. A la réunion de l'année suivante de cette institution, le rapport constatait que lors de la

réunion de Princeton «*l'état d'esprit avait changé*». Il n'était plus question de «*la fin des idéologies*», ni du remplacement de la lutte des classes par une société pluraliste. On ne parlait plus que du Biafra et du Vietnam et de l'agitation des étudiants. On découvrait que le milieu des intellectuels se sentait particulièrement aliéné. L'auteur de ce rapport se demandait si les nouvelles tensions apparues dans l'ensemble du monde occidental n'étaient pas une menace pour la démocratie.

Les «*détails*» de ce récit posent bien sûr de nombreuses interrogations. L'acte de démission du Président Henri Hartung était-il un acte anarchiste? Sans doute, dans son langage spirituel, se sentait-il dirigé par un Soi transcendant, l'Énergie du monde. Mais l'anarchiste Élisée Reclus ne considérait-il pas qu'il s'agissait avant tout de suivre sa conscience? Cette trace de sa formation protestante ne l'avait jamais empêché d'être anarchiste et même une des lumières de cette mouvance. Pour ce qui est des soufis, on se reportera aux écrits de Daniel Colson sur le sujet et, plus généralement, à ceux où il présente l'individu comme un infini parmi d'autres, comme un univers, sous un certain angle. La réalité des personnes n'est-elle pas au-delà de ce qu'ils peuvent formuler?

Quant au *Cercle de Bilderberg*, il est sorti du secret et a commencé à publier ses archives. On s'y rapportera plutôt que de se fier aux racontars. On ne peut réfléchir sur «*le système*» sans penser aussi aux personnes. Et celles-ci s'identifient parfois à leurs fonctions. Henri Hartung avait su s'engager dans un rapport de force avec les grands de ce monde; il leur désignait une faille de leur vision sociale mais il les invitait en même temps à une prise de conscience qui pouvait amorcer leur propre émancipation.

L'*Institut des Sciences et Techniques Humaines* existe toujours. Le *Cercle de Bilderberg* aussi. Mais le monde international d'il y a cinquante ans a cédé la place à un ordre mondial monolithique.

**Ronald CREAGH.**

Membre de l'équipe de rédaction de la revue «*Réfractions*» et écrivain. Son prochain livre, à paraître fin juin, est intitulé «*Lettres à Clarisse*». Ce sont les lettres affectueuses d'Élisée Reclus à sa première femme. Il raconte ses randonnées dans une grande partie de l'Europe de l'ouest dans les années 1850. C'est un livre pour les randonneurs, les amoureux et pour les randonneurs amoureux.

---